

Cette Revue est publiée sous le haut patronage
de M. le Professeur S. FREUD.

Tome VI - N° 3-4

1933

REVUE FRANÇAISE
de
Psychanalyse

Organe officiel de
la Société Psychanalytique de Paris
Section française de l'Association Psychanalytique Internationale

Sommaire

MÉMOIRES ORIGINAUX. — PARTIE MÉDICALE

S. FREUD. — On bat un enfant.

Ch. ODIER. — Une névrose sans œdipe ?

René LAFORGUE. — Les résistances de la fin du traitement analytique.

E. SOKOLINSKA. — A propos de l'article de M. R. Laforgue.

MÉMOIRES ORIGINAUX. — PARTIE APPLIQUÉE

Rapports présentés au VIII^e Congrès des Psychanalystes de
Langue française

I. — R. DE SAUSSURE. — Psychologie génétique et Psy-
chanalyse.

II. — J. PIAGET. — La Psychanalyse et le développement
intellectuel.

Edmond BERGLER. — Motifs inconscients de l'attitude de
Napoléon à l'égard de Talleyrand.

Pierre KLOSSOWSKI. — Eléments d'une étude psychanalytique
sur le marquis de Sade.

W. BISCHLER. — Le rôle des Zones érogènes dans la Genèse
du talent artistique.

Bibliographie. — Comptes rendus.

DENOEL et STEELE, Editeurs à Paris (7^e)
19, Rue Amélie

La Revue Française de Psychanalyse paraît par tomes de chacun 4 fascicules

Éléments d'une étude psychanalytique sur le Marquis de Sade

Par Pierre KLOSSOWSKI

Note préliminaire

En publiant ces deux chapitres d'une étude qui se propose d'esquisser dans ses grandes lignes le système universel sadique, le Comité de Direction de la Revue a simplement approuvé l'intention de l'auteur qui était de suggérer l'investigation psychanalytique, négligée jusqu'ici, de la personnalité du Marquis de Sade.

En effet, si la notion de sadisme est devenue un concept psychologique fondamental, il semble qu'on ait entièrement oublié la grande figure qui — à tort ou à raison — est à l'origine de cette notion, ou plutôt qu'on l'ait confondue avec les formes de perversion que ce terme prétend définir. Au moment où l'œuvre de Sade commence à être mieux lue et mieux comprise (1) que dans le siècle précédent, ne serait-il pas temps d'examiner à la lumière des principes de la psychanalyse quelle a été la *signification du sadisme de Sade*, afin de dégager sa personnalité si complexe de la notion courante du sadisme ? Peut-être en répondant à cette question qui paraîtra paradoxale au premier abord, rendra-t-on justice à l'un des représentants de l'esprit humain que l'on ne tardera pas à ranger parmi les plus considérables des temps modernes ?

N. de l'A.

(1) Nous attendons avec impatience la *Vie du Marquis de Sade*, par M. Maurice Heine, à paraître aux Editions de la Nouvelle Revue Française.

I

LE PÈRE ET LA MÈRE DANS L'ŒUVRE DE SADE

S'il est bien reconnu aujourd'hui comme un fait dûment constaté et enregistré comme un lieu commun par la psychologie actuelle que pour le plus grand nombre des individus, la haine du père se trouve être le conflit initial que développeront dans la suite les circonstances de leur évolution, il serait intéressant de faire la part de quelques exceptions et de constater que chez d'autres individus se forme un conflit dans le sens inverse. Tandis que dans les drames d'un Kleist la lutte contre le père constitue un leit motiv fondamental, chez Sade les principaux événements de sa vie doivent avoir singulièrement favorisé le complexe beaucoup plus rare et généralement moins apparent, de la haine de la mère, pour que nous puissions aisément en reconnaître les traces à tout instant dans son œuvre, au point de pouvoir la considérer comme le thème de l'idéologie sadique. Sans doute un psychanalyste ferait-il remonter la formation psychique de Sade à une déception profonde que la Mère aurait fait éprouver à l'enfant Sade. Ce serait ce moment traumatique, motivé par des circonstances réelles ou dû à une interprétation de l'enfant, qui aurait depuis, renforcé chez le fils un sentiment de culpabilité envers le Père pour avoir trop négligé ce dernier.

Chez Sade nous trouverions donc en présence d'un complexe œdipien négatif non pas déterminé, comme c'est le cas d'un grand nombre de névrosés par une inhibition de l'inceste procédant de l'angoisse de la castration — mais dû au regret d'avoir voulu sacrifier le père à cette fausse idole, la mère. Tandis que certains névrosés homosexuels, ayant abandonné la conquête de la mère par crainte du père, se contentent d'adopter un comportement féminin à l'égard de ce dernier sans oser se substituer à lui — ou bien encore, ayant retourné contre eux-mêmes leur agressivité originellement dirigée contre le Père, se trouvent soumis aux rigueurs d'un Surmoi d'une inexorable sévérité — Sade, tout au contraire s'allie à la puissance paternelle et, fort de son Surmoi asocial, retourne contre la mère toute son agressivité disponible.

Mais ces reproches que le jeune Sade fait, dans le fond de son

âme, à sa mère quels sont-ils ? Précisément ceux dont il accablera plus tard son épouse : *de n'être qu'une gueuse impudente*. Il lui en veut donc tout d'abord de son égoïsme de femelle, lui qui plus tard prêchera une philosophie anarchiste. Mais au cours de l'évolution psychique tous les motifs de la haine de la mère vont devenir les éléments mêmes que Sade exaltera comme les attributs de la puissance paternelle. Aux yeux du fils l'hypocrisie de la mère doit forcément légitimer tous les crimes du père *délaissé*, et de ce moment le délit (le Mal) sera pour le fils repentant l'unique moyen de payer sa dette envers le père meurtrier, incestueux et sodomite.

Le sadisme de Sade serait donc l'expression suprême d'un facteur de haine primordial. Ou plutôt : la haine a *choisi* la libido agressive pour mieux pouvoir exercer sa mission : celle de châtier la puissance maternelle sous toutes ses formes et d'en bouleverser les institutions. Lorsqu'au sortir d'une adolescence bien débridée et déjà libertine, Sade voit se dresser, sous les traits de la Présidente de Montreuil (1), la maternité jalouse de ses prérogatives, disposant tyranniquement de sa progéniture, ce sera bien le contact avec sa belle-mère, cette seconde mère, qui fera passer son agressivité sur le plan de la conscience, et qui l'orientera dans le sens de la haine des valeurs matiarcales : piété, bienfaisance, reconnaissance, sacrifice, fidélité, dont il s'évertuera à dévoiler et l'intérêt et la crainte qui les inspirent.

Ses rapports avec son épouse ne feront que renforcer cette haine. Sachant qu'elle n'est point aimée, Renée cherchera à s'imposer à lui par un dévouement sans borne. Sade le ressentira comme une chaîne : il verra l'unique but de ce dévouement : Renée ne pouvant éveiller en lui l'amour, elle le forcera au moins à la reconnaissance qui tiendra lieu d'amour. Aussi s'acharnera-t-il dans tous ses écrits à critiquer le sentiment de reconnaissance. Sade prisonnier à Miolans, c'est Renée qui à elle seule, le libère ; quand sa détention se prolonge à Vincennes, à la Bastille, seules les démarches de Renée peuvent lui donner quelque espoir : cette dépendance vis-à-vis de sa femme qu'il n'aima point lui est intolérable, et dans ses ouvrages il se vengera de cette infériorité ; mais peu à peu ce sentiment de dépendance se généralise ; il va tellement au fond de ses réflexions que cette dépendance finira par lui paraître comme

(1) Elle le persécutera jusqu'à ce qu'elle l'ait réduit à l'impuissance (N. d. A.).

une imperfection originelle du genre humain : « ... les femmes... ne sont qu'un second moyen de la nature qui la prive d'agir par ses premiers moyens et par conséquent l'outrage en quelque manière, et ... elle serait bien servie, si en exterminant toutes les femmes, ou en ne voulant jamais jouir d'elles, on obligeait la nature pour re perpétuer l'espèce d'avoir recours à ses premiers moyens ». Cette idée n'est-elle pas visiblement inspirée par la révolte contre la reconnaissance originelle de ce que l'homme doit à la femme parce qu'il est sorti de son sein ?

Alors que chez d'autres grandes figures de la période pré-romantique, le désir nostalgique de rentrer dans la sérénité du sein maternel, transparait dans leurs visions d'un âge d'or, d'un autre monde, un Sade nous semble perpétuellement en proie à la hantise d'étouffer dans le sein de la mère : ses actes, ses idées, ne sont que la manifestation consciente de sa lutte désespérée pour dégager son être de son enveloppe originelle. Raison de plus pour nous de croire que sa longue incarcération aura agi sur sa personne comme l'extériorisation de sa hantise d'emprisonnement originel, et que, comme telle, la période de détention aura contribué à lui faire prendre l'attitude qu'il adopta à ce moment vis-à-vis de la société.

Que ce soit dans *Justine*, dans *Juliette*, dans la *Philosophie dans le Boudoir*, la mère y figure toujours comme une idole tyrannique, renversée bientôt de l'autel où l'avait placée la vénération sociale et religieuse et, dans le sens sadique du mot, *réduite* à sa condition d'objet de plaisir de l'homme. Ce conflit de l'homme avec sa mère reparait fréquemment dans ses livres ; dans les *Infortunes de la Vertu*, Bressac conçoit une haine purement misogyne de sa mère : il est pédéraste, à ses yeux l'homme est le seul spécimen parfait de la race humaine, les femmes n'en sont qu'une déformation. Sa mère, femme austère qui, sous prétexte de le ramener sur la bonne voie ne cherche qu'à contrarier la vie et les mœurs de son fils est sa pire ennemie : pour lui rappeler qu'elle n'est qu'une femme, il la viole, puis, décidé de s'en débarrasser, il espère convaincre Justine de lui prêter son concours : « ... cet être que j'attaque, lui dit-il, c'est l'être qui m'a porté dans son sein. Eh quoi, ce sera cette vaine considération qui m'arrêtera, et quel titre aura-t-elle pour y réussir ? Songeait-elle à moi cette mère, quand sa lubricité la fit concevoir le fœtus dont je dérivais ? Puis-je lui devoir de la reconnaissance pour s'être

occupée de son plaisir ?... » Sade est tellement convaincu de cette judicieuse mise au point, qu'il n'a cessé de répéter l'argument de Bressac dans tous ses autres ouvrages. Mais, diront les défenseurs du principe matriarcal, la mère n'a-t-elle aucun mérite des soins qu'elle donne à ses enfants ? Sade prévoit ces objections et Bressac a sa réponse toute prête : « Si notre mère a eu de bons procédés pour nous dès que nous avons été en état d'en jouir — continue-t-il, nous pouvons l'aimer, peut-être même le devons-nous... si elle n'en a eu que de mauvais, enchaînés par aucune loi de la nature, non seulement nous ne lui devons plus rien ; mais tout nous dicte de nous en défaire, par cette force puissante de l'égoïsme qui engage naturellement et invinciblement l'homme à se débarrasser de tout ce qui lui nuit. »

Voici maintenant, après la critique du sentiment de reconnaissance envers la mère, celle de la reconnaissance exigée pour les bonnes actions, et de ce fait, la critique de la bienfaisance, du dévouement, du sacrifice. Car, obsédée par sa propre épouse, c'est l'idéal de la femme dévouée que Sade s'acharne à détruire. Justine ne fait qu'aggraver sa situation en cherchant à obliger par de la bienfaisance, précisément parce qu'elle ne faisait le bien que pour tranquilliser sa conscience et pour son propre salut. Non seulement ceux qui lui doivent quelque reconnaissance la lui refusent, mais tel que Dalville, se disent lésés d'avoir été obligés, la nécessité d'être reconnaissant étant la plus humiliante des conditions. La bienfaisance est fatale parce qu'elle blesse l'amour-propre de celui qu'on oblige. Sade songeait-il au dévouement et au sacrifice de Renée quand il fit ainsi parler Dalville, à qui Justine a sauvé la vie : « Qu'entends-tu, je te prie, par ce sentiment de reconnaissance dont tu m'imagines avoir captivé ?... raisonne mieux chétive créature, que faisais-tu quand tu m'as secouru ? Entre la possibilité de suivre ton chemin et celle de venir à moi, tu choisis la dernière comme un mouvement que ton cœur t'inspirait... Tu te livrais donc à une jouissance ? Par où diable prétends-tu que je sois obligé de te récompenser des plaisirs que tu t'es donnés... ? » Ainsi, faire le bien pas plus que faire un enfant n'est autre chose que le résultat d'une satisfaction profonde qu'on se donne tout d'abord à soi-même. C'est presque mot à mot la conclusion de Bressac citée plus haut. Aux yeux de Sade, le dévouement maternel, qu'il vienne de l'épouse ou de la mère, n'est donc que la manœuvre d'un égoïsme

aussi monstrueux que dissimulé. On comprend dès lors tout ce que les lettres débordantes de protestations conjugales de son épouse ont dû soulever en lui de dégoût et de sarcasmes, et qu'il ne put résister à la tentation d'annoter, pour ne citer que quelques exemples, telle phrase de Renée inquiète de rester sans nouvelles de lui : « ... il n'y a choses que je me fourre dans la tête » par telle note marginale : « et moi dans le cul », ou telle autre phrase de la marquise : « si tu es capable de me poignarder, ce serait dans ces circonstances un grand bonheur pour moi de ne plus exister... », par telle réflexion : « Quelle platitude ! Grand Dieu ! Quelle platitude ! » Sans doute, eût-il étranglé MM. Ginisty et Flake ; le premier pour avoir publié les lettres larmoyantes de la marquise sous le titre d'une *Sainte de l'amour conjugal*, l'autre pour avoir consacré à cette sainte deux chapitres dans sa récente monographie, estimant faire la part de l' « *épisode touchant de la noire histoire du marquis* ».

La rivalité typique entre la mère et la fille ne pouvait manquer au répertoire de Sade. Mais cette rivalité y apparaît non tant provoquée par le désir de posséder le père que par le désir d'être affranchi par le père des devoirs maternels que la mère transmet à la fille. *La Philosophie dans le Boudoir* ou *Les Instituteurs libertins, dialogues à l'usage des jeunes demoiselles*, qui fournit la méthode de l'éducation antimaternelle, nous montre la *mère châtiée par le père en faveur de l'enfant*.

C'est avec une joie féroce que Sade se complaît à décrire minutieusement des scènes où la mère est humiliée sous les yeux de ses enfants ou par ses enfants eux-mêmes. Mme de Saint-Ange qui, avec son frère et amant, le Chevalier de Mirvel, et Dolmancé, libertin sodomite, a pris soin de la formation érotique de la jeune Eugénie de Mistival, recommandera à Eugénie de ne jamais devenir mère, sinon aussi rarement que possible, et l'incitera à la prostitution et à la tribadie. Mme de Mistival, mère d'Eugénie, femme dévote et membre de nombreuses sociétés philanthropiques, apprenant dans quelles mains sa fille se trouve, se présente chez Mme de Saint-Ange, pour reconduire Eugénie. Avertis par le père qui est de mêche avec eux, les libertins se concertent pour profiter de l'occasion. Mme de Mistival arrivant au beau milieu de l'enseignement, on la fait immédiatement entrer et elle trouve les instituteurs et sa fille complètement nus. Dès qu'elle se met à réclamer son enfant,

en termes d'abord mesurés, puis véhéments, Mme de Saint-Ange lui fait remarquer ce qu'a d'insultant pour elle et ses amis le peu de confiance qu'elle leur témoigne : Mme de Mistival prend alors un ton plus raide et, — à peu près comme dans les romans de la comtesse de Ségur — intime à sa fille l'ordre de la suivre, et Eugénie de répondre que pas un instant elle ne songe à rentrer à la maison. Là-dessus tirade de Dolmancé développant à Mme de Mistival que sa fille ne lui doit rien. Comment donc, ne lui a-t-elle pas enseigné qu'il existe un Dieu alors qu'il n'en est rien, qu'il existe un bien et un mal, alors que la vertu ne fait qu'usurper les droits de la nature ? Enfin, sur quoi oserait-elle fonder les droits qu'elle prétend avoir sur Eugénie, puisqu'il n'est rien de plus illusoire que les sentiments du père ou de la mère pour les enfants, et de ceux-ci pour les auteurs de leurs jours : « ... si les mouvements d'amour réciproques étaient dans la nature, la force du sang ne serait plus chimérique, et sans être vus, sans être connus mutuellement, les parents distingueroient, adoreroient leurs fils, et reversiblement ceux-ci, au milieu de la plus grande assemblée, discerneroient leurs pères inconnus, voleroient dans leurs bras, et les adoreroient. Que voyons-nous au lieu de cela ? Des haines réciproques et invétérées, des enfants qui, même avant l'âge de raison, n'ont jamais pu souffrir la vue de leurs pères, des pères éloignant leurs enfants d'eux, parce que jamais ils n'en purent soutenir l'approche. Ces prétendus mouvements sont donc illusoires, absurdes, l'intérêt seul les imagine, l'usage les prescrit, l'habitude les soutint, mais la nature jamais ne les imprima dans nos cœurs. Voyez si les animaux les connaissent ; non, sans doute ; c'est pourtant toujours eux qu'il faut consulter, quand on veut connaître la nature. » Sans plus attendre, on procède au déshabillage, au viol normal et sodomitique et à l'infection syphilitique de Mme de Mistival. Elle était arrivée comme mère sévère, s'adressant avec hauteur et mépris à cette société libertine ; quand on la chasse, elle n'est plus qu'une femelle violée, ses parties déchiquetées et infectées — une loque. Ne doutons pas qu'en terminant ainsi son ouvrage, Sade n'ait songé à sa belle-mère — qu'il sauva cependant de l'échafaud, tirant ainsi une vengeance plus éclatante de la Présidente à l'exécuter en effigie et à profaner les principes dont cette femme autoritaire était imbue. Déjà dans le personnage de Juliette, Sade avait idéalisé la femme tribade (c'est-à-dire la femme sans engagement social) opposé à

l'idéal social de mère. Dolmancé, l'homme qui « *ne dort jamais plus en paix que quand il s'est suffisamment souillé dans le jour de ce que les sots appellent des crimes* », expose sa conception de la nature où il fait ressortir que la destruction et la création ne sont que les deux aspects d'une seule loi fondamentale. « Si la nature ne faisait que créer et qu'elle ne détruisît jamais, je pourrais croire avec ces fastidieux sophistes que le plus sublime de tous les actes serait de travailler sans cesse à celui qui produit, et je leur accorderais à la suite de cela que le refus de produire devrait nécessairement être un crime ; le plus léger coup d'œil sur les opérations de la nature ne prouve-t-il pas que les créations, les destructions se succèdent, que l'une et l'autre de ces opérations se lient et s'enchaînent même si intimement qu'il devient impossible que l'une puisse agir sans l'autre ?... La destruction est donc une des lois de la nature comme la création. » Mais si déjà la destruction n'est pas un crime — aux yeux de Sade le droit d'avorter est indiscutable — comment le refus de créer en serait-il un ? Et partant de cet argument, dont dérivera l'idée finale : *le meurtre n'est qu'une modification des formes* de la matière, et qui l'amènera à exalter la tribadie, la sodomisation des femmes, la pédérastie, voici comment Dolmancé combat la procréation en tant que notion morale et comment de ce fait il attaque le principe maternel, principe de conservation sociale : « ... les sots et les populateurs, ce qui est synonyme, vous objectent que « ce sperme productif ne peut être placé dans vos reins à aucun autre usage que pour celui de la propagation, l'en détourner est une offense... », or, « il est faux que la nature veuille que cette liqueur spermatique soit absolument et entièrement destinée à produire ; si cela était, non seulement elle ne permettrait pas que cet écoulement eût lieu dans tout autre cas, comme nous le prouve l'expérience, puisque nous la perdons quand nous voulons et où nous voulons... elle s'opposerait à ce que ces pertes eussent lieu sans coût, comme il arrive, et dans nos souvenirs... elle ne voudrait assurément pas que cette volupté, dont elle nous couronne alors, pût être ressentie quand nous détournerions l'hommage ; car il ne serait pas raisonnable de supposer qu'elle consentît à nous donner du plaisir, même au moment où nous l'accablerions d'outrage... Ah ! loin d'outrager la nature, persuadons-nous bien, au contraire, que le sodomite et la tribade la servent en se refusant

opiniâtement à une conjonction dont il ne résulte qu'une progéniture fastidieuse pour elle. »

Non content de détruire l'idéal maternel dans la personne de la femme, il le poursuit jusque dans la représentation *maternelle* qu'on a coutume de se faire de la nature, et il déclare : « ... Eh ! que lui importe que la race des hommes s'éteigne ou s'anéantisse sur la terre. Elle rit de notre orgueil à nous persuader que tout finirait si ce malheur avait lieu ! mais elle ne s'en apercevrait seulement pas. »

Comment se fait-il, demandera-t-on, que rien ne parle particulièrement de la haine que Sade aurait pu concevoir à l'égard de son propre père, l'instigateur de son malheureux mariage ? Laissons aux biographes le soin de reconnaître dans le président de Blamont et son ami d'Olbourg, personnages d'*Aline et Valcour*, des portraits de charge du Comte de Sade et du Président de Montreuil, et dans leurs agissements et leur manière de disposer de leurs enfants à des fins de débauche, une caricature romancée des circonstances du mariage de Sade ; laissons-les nous expliquer que ce ne fut que pour mieux se venger qu'il les peignit sous des traits aussi noirs. Noirs ? pour le lecteur, assurément, car pour Sade, nous le savons bien, il n'y avait rien qui fût absolument blanc, ou mieux : qui fût suffisamment noir. Leur thèse qui, au premier abord, paraît subtile, se révèle superficielle dès l'instant que nous reconnaissons dans les aphorismes de Blamont les principes même de la philosophie sadique. « Qu'est-ce que l'estime ? », demande Blamont, qui ne « place sa félicité que dans lui-même, dans ses opinions, dans ses goûts », — « l'approbation des sots accordée aux sectateurs de leurs petits vilains préjugés, tyranniquement refusée à l'homme de génie qui les foule aux pieds. » Mais Blamont figure dans un roman où des concessions, et notamment dans le dénouement, sont encore faites au public. *Aline et Valcour*, on l'a bien souvent répété, est une œuvre intermédiaire entre les romans en apparence moralisateurs et les romans clandestins. Mais dans *Justine* et dans *Juliette* (sans parler de la nouvelle moralisatrice d'*Eugénie de Franval*) ce type de personnage reparaît toujours chargé de la grande mission de boueversement que Sade lui a confié en le créant : le *père de famille destructeur de sa famille*. C'est donc précisément en lui donnant le rôle du héros noir, et non pas celui de l'homme vertueux et respectable, que Sade établit entre sa propre personne et celle du père, une identification qui prend la forme

d'une véritable vénération du père, comme contrepartie de cette haine vouée à la mère qui, elle, tient toujours le rôle de la femme honorable, afin d'être mieux foulée aux pieds.

« Ce n'est pas le sang de la mère, dit Bressac, au moment où il perpètre son matricide, qui forme l'enfant, c'est celui du père seul ; le sein de la femelle fructifie, conserve, élabore, mais il ne fournit rien, et voilà la réflexion qui, jamais, ne m'eût fait attenter aux jours de mon père, pendant que je regarde comme une chose toute simple de trancher le fil de ceux de ma mère. » Conception anatomique qui, peut-être volontairement faussée, ne nous montre que mieux à quel point Sade est hanté par la nécessité qui veut que l'homme naisse de la femme, nécessité qui lui paraissait une dégradation et de la nature et du genre humain. Aussi nous peindra-t-il le père perpétuellement révolté contre l'épouse en tant que mère qui, partout dans les romans sadiques, est l'obstacle aux rapports directs entre le père et ses enfants, et particulièrement aux rapports sodomites entre le père et le fils.

La sodomie et l'inceste, voilà ce que Sade exalte comme les attributs de la paternité : le père doit briser les chaînes conjugales qui l'empêchent de jouir physiquement de ses enfants : aucune loi naturelle ne s'oppose pourtant à cela. La société a érigé en lois sociales certaines lois naturelles, elle n'en a pas légitimé d'autres, voilà ce qui oblige les pères sadiques à recourir à la ruse, à cacher leur paternité à leurs filles, pour coucher avec elles à leur aise une fois qu'elles auront atteint l'âge nubile. Le brigand Brisa Testa fait à Juliette le récit de son adolescence et donne une description minutieuse de l'éducation que lui et sa sœur Gabrielle (lady Clairwil, compagne de débauches de Juliette) reçurent de leur père M. de R..., gentilhomme philosophe. Cet ennemi des préjugés a éduqué ses enfants en observant toujours fidèlement les lois de la nature, en compagnie des enfants de son ami, M. de Beval, qui a les mêmes opinions pédagogiques. Les enfants se fréquentent fort librement : mais déjà entre frères et sœurs s'ébauchent des liaisons encore bien innocentes, qui n'auront besoin que de l'encouragement paternel pour prendre tout leur essor. Un soir, leur jeune gouvernante, Pamphyle, complice du père, vient tirer de leur lit Gabrielle et son frère, les mène dans le salon, et quelle n'est pas la

(1) Cette initiale est inexacte (N. d. A.).

surprise des enfants d'y voir leurs parents et leurs camarades de B... dans les postures les plus étranges, leur mère subissant les assauts de M. de B... tandis que leur père s'empresse autour de la femme de son ami. M. de R... se met aussitôt en besogne de donner à ses enfants les explications nécessaires en leur déclarant que les voici en âge d'apprendre les vérités les plus utiles, malgré les cris des mères scandalisées et confuses, s'apprête à les faire participer à ces exercices initiateurs. C'est à ce moment que Brisa Testa apprend à connaître la tendresse paternelle sous une forme assez particulière : « ... unique objet des caresses de mon père, il semblait négliger tout le reste pour moi. Gabrielle, si l'on veut, l'intéressait bien aussi... ; mais ses plus voluptueuses caresses ne se dirigeaient que vers mes jeunes attraits. » Puis après que le père lui a témoigné le « signe assuré de la prédilection d'un homme pour un autre, gage certain de la luxure la plus raffinée, et que les vrais sodomites ne prodiguent guère aux femmes », le « coquin » le prend dans ses bras, le place sur le ventre de sa mère, et, avec l'aide de Pamphyle, le dépucelle sous les yeux de celle qui lui a donné le jour. « Oh ! monsieur, — lui criait ma mère, — à quelle horreur vous vous livrez ! votre fils est-il fait pour devenir la victime de votre affreux libertinage ; et ne voyez-vous donc point que ce que vous osez faire, porte à la fois l'empreinte de deux ou trois crimes, pour le moindre desquels l'échafaud est dressé ! » — « Eh ! mais vraiment, madame, — répondait froidement mon père, — c'est précisément ce que vous dites qui va me faire le plus délicieusement décharger. Ne craignez rien, d'ailleurs, votre fils est parfaitement dans l'âge de soutenir ces médiocres assauts ; il y a quatre ans que cela devrait être fait : je dépucelle ainsi des enfants beaucoup plus jeunes... »

Cependant, mettant bientôt fin à ces réunions de famille, M. de R... trouve que le moment est venu de se découvrir entièrement à son fils : il disgraciera la mère et la remplacera par le jeune R... : « ... mon père m'ayant fait venir dans son cabinet : — Mon ami, me dit-il, toi seul vas faire maintenant mes uniques jouissances : je t'idolâtre... ; je vais remettre ta sœur au couvent ; elle est très jolie, sans doute, j'ai reçu beaucoup de plaisir d'elle ; mais elle est femme et c'est un grand tort à mes yeux ; je serais jaloux d'ailleurs des plaisirs que tu goûterais avec elle ; je veux que toi seul reste auprès

de moi. Tu seras logé dans l'appartement de ta mère ; elle est faite pour te céder le pas... Les assemblées que tu as vues n'auront plus lieu... » — Mais ma mère, monsieur, répondis-je, ne sera-t-elle pas fâchée de ces projets ? — Mon ami, me répondit mon père, écoute avec attention ce que j'ai à te dire sur cela : tu as suffisamment d'esprit pour m'entendre... Cette femme qui t'a mis au jour, est peut-être la créature de l'univers que je déteste le plus souverainement : les liens qui l'attachent à moi me la rendent mille fois plus détestable encore. Breval est au même point avec la sienne. Ce que tu nous vois faire avec ces femmes n'est que le fruit du dégoût et de l'indignation... » Finalement le père, après avoir livré son épouse à toutes sortes de tortures pour plaire à son fils, décide de la faire disparaître et incite le jeune garçon à assassiner sa mère : le fils applaudit à ce projet. M. de R..., pour plus de prudence le sonde auparavant, fait semblant de blâmer une telle résolution, tâche d'éveiller des remords ; mais le fils demeure inébranlable, il a bien profité des leçons de son père.

On ne saurait trouver d'exemples plus typiques du complexe anti-maternel : Bressac est orphelin de père, mais au lieu de transformer (à la faveur de l'absence du père) sa condition de fils en un rôle de second époux auprès de la mère (complexe d'Œdipe positif), il représente au contraire la virilité et la cruauté naturelle du père absent, il *venge* pour ainsi dire son absence ; alors que dans le complexe œdipien, la suppression du père rend possible le rétablissement de l'union primitive de la mère et de l'enfant, la *suppression de la mère exécutée conjointement par le père et le fils* — telle qu'elle nous est rapportée dans l'histoire de Brisa Testa — en ne faisant que mieux éclater la rivalité latente entre la mère et le fils révèle cette communauté entre le fils et le père ; cet amour-identification dont parle Maeder. Chez Sade, particulièrement, *le père châtiant la mère en faveur de l'enfant*, ou rompant avec son épouse par amour pour l'enfant, le libère de la prison maternelle : L'image du Père symbolise aux yeux de Sade la réalisation des passions que la nature a mises dans l'homme, image à laquelle Sade aspire désespérément.

II

LE SENS DU MAL DANS L'ŒUVRE DE SADE

La nature, explique le pape à Juliette, ayant créé l'homme, lui-même doué de la faculté de créer, se suscita en quelque sorte un concurrent qui, par sa forme d'existence même la privait à la fois de son énergie primitive et des matières qu'elle transforme indéfiniment en vue de nouvelles créations. Or l'homme par sa tendance à s'individualiser entravait le mouvement perpétuel de la nature. Il y eut désormais les droits de la nature et les droits de l'homme, que celui-ci prenait à celle-là ; les lois de la nature et les lois de l'homme, celles-ci contrecarrant celles-là. Cette idée n'est peut-être qu'une variante de l'idée plus subtile énoncée dans les *Journées de Florbelle*, sur l'inutilité des femmes, supposant que les femmes ne fussent qu'une création postérieure à celle de l'homme et que le mode de propagation de l'espèce humaine, l'enfantement par la femme, ne se substituât que peu à peu à un mode de création qui, selon Sade, n'outrageât pas la nature. Mais ce qui semble surtout ressortir de cette vision mythologique de deux humanités, l'une naissant directement de la nature, l'autre de la femme, c'est l'idée que l'introduction de la maternité dans le monde établit la loi de la reconnaissance de la créature envers le créateur (idée de Dieu), de la reconnaissance de la progéniture envers la mère, et qu'ainsi se trouva inauguré le règne des contrats indissolubles donnant aux uns les moyens moraux de se soumettre et d'enchaîner les autres ; le règne des notions religieuses, inspirées par la crainte et l'incertitude. La conclusion philosophique qu'implique cette attitude négative vis-à-vis de l'ordre *maternel* sera donc l'affirmation de la loi antérieure à cette ordre, *la loi de l'ingratitude*, laquelle est proprement la loi de la nature : intégrée dans le mouvement perpétuel, les créatures ignorent la crainte qui les retiendrait de détruire celles-là même qui les auraient favorisées en quelque manière que ce soit, le *mérite* étant inconnu dans un ordre qui n'attache pas plus de prix à telle créature qu'à telle autre. « L'homme coûte-t-il à la nature ? Et en supposant qu'il lui coûte, lui coûte-t-il plus qu'un singe ou qu'un éléphant ? »

Substituer à la loi de la reconnaissance et du mérite, lois de l'humanité maternelle, la loi de l'ingratitude, en rétablissant « les premiers moyens de la nature », tel sera le but de cette vaste conspiration que Sade organise dans son œuvre : et avec les conspirateurs nés de son cerveau — qu'ils se nomment Blangis ou Juliette, Dolmancé ou Blamont, Mme de Saint-Ange ou Noirceuil, Bressac ou Saint-Fond — *en se servant des armes terminologiques de l'humanité maternelle, les notions de vice et de vertu*, afin de mieux pouvoir la meurtrir, il érige le monde du mal où la mère est violée par ses enfants, où le père couche avec ses fils et ses filles, où le fort écrase le faible non pas seulement parce qu'étant le plus fort, mais parce qu'il éprouvera du plaisir à écraser.

Dans ce monde, le Dieu de l'humanité maternelle qui récompense les créatures qui ont mérité sa grâce, se démasque : c'est l'Être suprême en méchanceté, dont Saint-Fond (*Juliette*, T. II) fait l'apologie, sorte de divinisation du père incestueux et sodomite, du père à la fois créateur et destructeur du genre humain. Être « très vindicatif, très barbare, très méchant, très injuste, très cruel », c'est dans le mal qu'il a créé le monde, c'est par le mal qu'il le soutient ; c'est pour le mal qu'il le perpétue ; c'est imprégnée de mal que la créature doit exister ; c'est dans le sein du mal qu'elle retourne après son existence. « Si donc nous voyons le désordre et le crime régner en maîtres dans cet univers dont la créature la « plus intéressante » est pétrie de vices de contradictions et d'infamies : il faut admettre que le mal appelé à tort le mal est d'une telle nécessité aux vues du créateur de l'univers qu'il cesserait d'être le maître si le mal n'existait pas universellement sur la terre ». Ne l'ayant créé que pour le mal, tout ce qu'il nous fait commettre doit être nécessaire à ses plans : « ... Que lui importe que je souffre de ce mal, déclare Saint-Fond, pourvu qu'il lui soit nécessaire. Ne semble-t-il pas que je sois son enfant chéri ? Si les malheurs dont je suis accablé depuis le jour de ma naissance jusqu'à celui de ma mort prouvent son insouciance envers moi, je puis très bien me tromper sur ce que j'appelle *mal*. Ce que je caractérise ainsi relativement à moi est vraisemblablement un très grand bien relativement à l'être qui m'a mis au monde ; et si je reçois du mal des autres, je jouis du droit de le leur rendre, de la facilité même de leur en faire le premier ; voilà dès lors le *mal* un bien pour moi, comme il l'est pour l'auteur de mes jours relativement à mon exis-

tence ; je suis heureux du mal que je fais aux autres comme Dieu est heureux de celui qu'il me fait ; il n'y a plus erreur que dans l'idée attribuée au mot ; mais dans le fait, voilà et le *mal* nécessaire, et le *mal* un plaisir, pourquoi ne l'appellerai-je pas un bien ?... »

On ne saurait donc plus douter un instant que pour plaire à Dieu l'homme ne doive adopter tous les vices : car plus il en sera imprégné et moins il souffrira au moment de rentrer dans le sein du mal. Par contre, les créatures vertueuses subiront les plus atroces souffrances parce qu'elles n'auront pas été immunisées. Voici comment Saint-Fond dépeint ce retour des êtres vertueux et des vicieux dans le mal qui les absorbera en faisant subir aux uns et aux autres plus ou moins de tourments : « ... comment, allez-vous m'objecter, le *mal* peut-il être tourmenté par le *mal* ? Parce qu'il s'augmente en retombant sur lui-même, et que la partie admise doit être nécessairement écrasée par la partie qui admet, cela par la raison qui soumet toujours la faiblesse à la force. Ce qui survit de l'être naturellement mauvais, et ce qui doit lui survivre puisque c'est l'essence de sa constitution existante avant lui, et qui existera nécessairement après, en retombant dans le sein du mal, et n'ayant plus la force de se défendre, parce qu'il deviendra le plus faible, sera donc éternellement tourmenté par l'essence entière du mal, à laquelle il sera réuni ; et ce sont ces molécules malfaisantes qui, dans l'opération d'englober celles que ce que nous appelons la mort réunit à elles, composent ce que les poètes et les imaginations ardentes ont nommés démons. » De ce moment, l'homme vertueux « plus faible que l'être absolument et entièrement vicieux » sera par conséquent une proie plus facile pour les molécules malfaisantes auxquelles sa dissolution élémentaire le réunira. Et quand les âmes vertueuses se présenteront devant l'Être suprême en méchanceté : « Les malheurs perpétuels dont je couvrais l'univers — leur dirait-il — ne devaient-ils pas vous convaincre que je n'aimais que le désordre et qu'il fallait m'imiter pour me plaire ?... Imbécile ! pourquoi ne m'imitais-tu ? Pourquoi résistais-tu à ces passions que je n'avais placées dans toi que pour te prouver combien le mal m'était nécessaire ? Il fallait suivre leur organe, dépouiller comme moi sans pitié la veuve et l'orphelin, envahir l'héritage du pauvre, faire en un mot l'homme servir à tous tes besoins, à tous tes caprices comme je le fais... » *Comme je le fais...*

Si donc, par une sorte de courtoisie philosophique, Sade, athée,

veut bien un instant accorder aux « dévots » l'existence d'un Dieu, créateur de l'univers, ce n'est que pour mieux les décevoir : Car Dieu ne peut être qu'identique à l'univers qu'il a créé ; cruel, traître, féroce, injuste. Or un Dieu parfait ne peut avoir créé un monde aussi déplorable : à moins que ce ne soit pour tenter l'homme et alors il ne s'agit encore et toujours que d'un Dieu barbare. Autrement dit, le monde étant bien misérable, il faut évidemment admettre que ce que l'on nomme crime plaît infiniment à Dieu ; de ce moment, libre à vous de croire — déclare Sade aux déistes — soit à la plus épouvantable des divinités, soit à la plus simple existence des lois inexorables et éternelles de la nature se suffisant à elles-mêmes. Il en sera de même pour le concept de la vie éternelle. Si vous admettez l'immortalité individuelle rien ne vient contredire la possibilité effrayante que les passions et les tourments ne continuent à tourmenter éternellement l'individu. Le retour de l'individu dans le sein de la nature n'est-il pas bien plus une absolution véritable ?

Il serait donc bien risqué de confondre — comme on ne l'a fait que trop souvent — la pensée sadique avec le sadisme de certains de ses personnages. Si donc, nous entendons Saint-Fond professer la religion de l'Être suprême en méchanceté réservant des peines éternelles à ses créatures, c'est que, conséquent avec lui-même, il espère trouver un moyen pour prolonger le supplice de ses victimes dans l'autre monde et ne cherche qu'à étendre son champ d'action, c'est que, nous le montrant tel quel, Sade ne fait que parachever le portrait du personnage. Le mal qui, dit encore Saint-Fond, *est un être moral, et non pas un être créé ; un être éternel et non pas périssable, qui existait avant le monde, qui constituait l'être monstrueux, exécrationnel qui put créer un monde aussi bizarre*, le mal n'est qu'un autre terme pour définir l'essence dynamique de la nature perpétuellement en transformation : une notion formée par la créature pour laquelle c'est un mal de succomber au processus du mouvement perpétuel, et pour laquelle ce serait un *bien* d'être conservée éternellement dans son individualité. Dans ce sens, le bien est une notion statique : un univers équilibré permettrait cette durée éternelle : mais un univers dont l'essence est le mouvement et le devenir implique forcément la destruction des créatures en faveur de créatures nouvelles ; affirmer que la créature doit « exister pétrie de vices » signifie qu'elle doit consentir à n'être elle-même

dans son essence que toujours en décomposition et en recomposition perpétuelles (moralement et physiquement) pour suivre le mouvement général ; la vertu faisant souffrir les êtres au moment où ils rentreront dans le *mal* originel (c'est-à-dire dans le mouvement) signifie tout ce par quoi l'homme se sent obligé à prendre une attitude qui obstrue le mouvement dans lequel toute créature se trouve engagée ; devenue un obstacle, elle doit donc être anéantie. Enfin dans l'Être suprême en méchanceté qui, infiniment ingrat, ne saurait reconnaître du mérite aux êtres d'avoir été *mauvais* pas plus que d'avoir été vertueux, nous reconnaissons bien la nature que le chimiste Almani (*La Nouvelle Justine*, T. III) dépeint comme uniquement occupée à nuire aux hommes, comme si le mal était son unique élément, laquelle, ne créant jamais que pour détruire, ne saurait respecter sa progéniture, sans sortir de son rôle ; car, « *l'état moral d'un homme étant un état de tranquillité et de paix* » et son « *état immoral un état de mouvement perpétuel* », il faudrait que, pour favoriser la créature morale, le mouvement perpétuel s'arrêtât.

La notion de la *Nature destructrice de ses créatures* procède directement du conflit initial qui détermina le psychisme de Sade.

Elle représente la projection grandiose sur le plan métaphysique, du moment traumatique où l'enfant se sentit trahi par la mère. Ainsi, ce qui était à l'origine un motif de souffrance, devient sur le plan métaphysique, la réparation même de cette souffrance : l'expérience de la déception est vécue une seconde fois en tant que loi universelle : *la nature n'aime pas ses créatures*. L'être lésé peut l'accepter sous cette forme : il s'intègre dans le mouvement perpétuel... « *la fosse une fois recouverte, il sera semé dessus des glands, afin que par la suite, le terrain de ladite fosse se trouvant réuni et le taillis se trouvant fourré comme il l'était auparavant, les traces de ma tombe disparaissent de la surface de la terre, comme je me flatte que ma mémoire s'effacera de l'esprit des hommes* ». L'émouvante amertume de cette phrase si magnifiquement hautaine que nous lisons dans son testament, ne contient-elle pas à elle seule toute sa philosophie ? Si l'union amoureuse avec la mère a échoué, l'union avec le père a permis l'établissement d'une *communion* de l'individu et de la Nature au sein de l'ingratitude universelle.